

Un trait du caractère DU PERE MIGNOT.

On a jusqu'ici vanté et très justement la charité inséparable du très regretté Père Mignot, mais il y a dans ses bonnes œuvres un trait caractéristique que l'on ne mettra jamais assez en relief. C'est de lui qu'on peut dire qu'il a passé en faisant le bien. Jamais le titre de Père que l'on donne généralement aux prêtres catholiques n'a été plus mérité et mieux porté que par lui.

Il était bien réellement, à tous les points de vue, le père de la grande famille chrétienne à laquelle nous appartenons tous et dans laquelle on ne s'oppose jamais le temporel du spirituel.

Aussi, que de bien il a fait! Que de misères il a soulagées! Que d'âmes il a distribuées! Combien de malades qu'il a soignés, combien de malades qu'il a guéris! Il était de ceux qui veulent que la main gauche ignore ce que fait la main droite, alors même qu'il donnait, c'était lui qui semblait recevoir et il se croyait naturellement obligé de ceux à qui il rendait service. C'est ainsi que, par ses charités spontanées, en allant souvent au devant de besoins qui n'avaient pas été prévus, il était arrivé à secourir tant de misères cachées, dont on ignore encore aujourd'hui, après sa mort, la main qui leur a été secourue.

On a souvent et très justement vanté son œuvre de Chincheba; on s'en peut, en effet, citer de plus belles. Mais c'était une œuvre publique qui mettait son nom en relief et pouvait plus ou moins grossir sa popularité, et toutefois pareille idée avait jamais pu traverser son esprit.

C'est dans ses œuvres secrètes que nous aimons à le contempler. Il était incomparable; il trouvait mille expédients ingénieux pour faire le bien, sans que sa personnalité entrât en jeu; il allait parfois jusqu'à chercher parmi ses intimes des agents sûrs, discrets pour ses largesses cachées, et il éprouvait un véritable bonheur à voir attribuer à d'autres l'honneur des bienfaits dont il était le véritable auteur.

Tel était l'homme dont nous pleurons aujourd'hui la perte et que l'on ne remplacera pas de longtemps.

L'Avenir de Notre Port.

C'est un véritable événement que la venue à la Nouvelle-Orléans de l'excursion des capitalistes de Chicago.

Les sous-arrivés du Texas, où ils se trouvent maintenant, et seront ici jeudi; ils représentent dans les grands établissements de la métropole de l'Ouest et leur passage parmi nous sera de sérieux résultats.

Chicago et la Nouvelle-Orléans ont de grands intérêts communs. Placées comme elles le sont, il est tout naturel que ces deux grandes cités soient anxieuses de se voir reliées par une voie d'eau; c'est là le projet que médite depuis longtemps Chicago.

Sen but principal est de détourner ces deux mouvements d'importation et d'exportation

de New York qui en est actuellement le centre et de les diriger vers la Nouvelle-Orléans. C'est toute une révolution qui se prépare dans le grand commerce international. Le grand réseau qui jusqu'ici prenait la voie de New York changeant de route et prendrait celle de Chicago, qui deviendrait ainsi la métropole non seulement de l'Ouest mais de tous les Etats Unis.

Quant à la Nouvelle-Orléans elle verrait doubler et tripler ses importations et ses exportations. Ce qui donne encore plus d'importance à ce projet grandiose, c'est la construction prochaine du canal isthmique, quelle que soit d'ailleurs la route adoptée, celle de Panama ou celle du Nicaragua. C'est ce qui explique en partie le détour que fait l'excursion de Chicago pour passer par la Nouvelle-Orléans. Quel qu'il arrive, du reste, ce projet grandiose se réalisera tôt ou tard.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte pour s'en rendre compte.

La Nouvelle-Orléans est, comme on le voit, appelée à un magnifique avenir. Avant longtemps elle deviendra le centre du grand négoce international.

UN NOUVEAU McDONOGH.

Depuis des siècles, il s'attache à ce mot d'école une idée fautive, fautive, qui nuit considérablement aux progrès intellectuels de l'humanité. L'enfance, la jeunesse ne la considère que comme une prison à laquelle elle est condamnée plusieurs mois pendant l'année, plusieurs années pendant la vie. On l'y entasse brutalement dans des salles étroites, insuffisantes, où le mouvement est presque toujours impossible, ce qui est pour elle le plus cruel des supplices. Aussi n'y entre-t-elle, chaque matin, que la mort dans l'âme, et n'en sort-elle, chaque après-midi, qu'avec une joie folle. On conçoit aisément l'esprit qui doit présider aux exercices qui se poursuivent entre ces entrées et ces sorties et les piètres résultats que produit un pareil état de choses.

Cette situation malheureuse est encore aggravée par la négligence inconsciente des parents et l'indifférence coupable des autorités.

C'est ce qu'ont compris certains philanthropes américains qui, préoccupés de l'avenir du pays où ils ont fait fortune, ont cru, avec raison, trouver dans l'éducation le moyen d'assurer un grand avenir.

De là la fondation de nombreuses écoles primaires et secondaires; de là surtout le soin qu'ils ont apporté à rendre la fréquentation de ces écoles agréable à la jeunesse. En fait, ces bienfaiteurs ont doté plusieurs de nos grandes cités d'écoles splendides vers lesquelles se dirigent les élèves non sans fierté, et où ils trouvent un confortable que la maison paternelle peut rarement leur donner.

C'est ainsi que parmi nous, à la Nouvelle-Orléans, a agi le vieux McDonogh, dans le passé. C'est ainsi qu'agit encore en ce moment M. Frank T. Howard; et l'œuvre de ce dernier est d'autant plus louable, que c'est surtout par le défaut d'écoles que pèchent notre ville et notre Etat.

Le dernier recensement a prouvé très malheureusement que la

Louisiane était l'Etat qui, dans l'Union compte le plus grand nombre d'illettrés. Il y a là de quoi faire rougir tout bon Louisianais. Plus que tout autre M. F. Howard l'a vivement compris et il n'a rien épargné pour porter remède à ce lamentable état de choses.

Il a déjà fait don à la ville d'une splendide école. Le vote qui en élève une seconde plus considérable encore que la première, et il est à espérer qu'il ne s'en tiendra pas là. Il y est encouragé, du reste, par la population qui lui a déjà prouvé en quelle haute estime elle le tient en lui accordant une superbe récompense. Comme il le dit en fort bons termes, il est bien de donner des conseils, mais il vaut encore mieux agir, et il agit.

En vérité, c'est une bien grande et bien belle chose que la fortune, quand on sait en faire un si noble usage. La plus glorieuse des lettres qui puissent s'engager parmi nous, c'est celle de la science contre l'ignorance.

Antilles Danoises.

L'opinion publique aux Etats-Unis ne se montre pas très préoccupée du nouveau projet de contrat de vente des Antilles danoises par le Landsting. C'est que l'histoire de cette négociation a présenté, depuis le début, trop de traits de nature à inspirer aux partisans de l'humanité même en matière de transactions internationales des réflexions plutôt humiliantes. Cet épisode, quelle qu'en soit ultérieurement l'issue, ne laissera pas de glorieux souvenirs.

On n'a pas oublié le rôle plus qu'équivoque joué par un officier danois qui ne fait plus partie de l'armée. Du moment que l'argent avait exercé en cette affaire une influence corruptrice, il n'est pas surprenant que beaucoup de ceux qui contestent la moins la fatalité inévitabile de l'annexion des Antilles danoises aux Etats-Unis, aient préféré retarder ce dénouement inévitable pour le purifier.

D'autre part, au Danemark, malgré l'insistance, on pourrait dire l'obstination du ministre à se défaire d'une possession qu'il envisage comme une "démone héréditaire", le sentiment national n'a nullement subi la transformation radicale qui, seule, aurait pu créer une majorité, et une majorité suffisante. Dans le précédent Landsting, il y avait eu, au scrutin décisif, 32 votes seulement pour la ratification de la vente et 34 contre.

Assurément, une différence de 2 voix se constitue pas un obstacle insurmontable. Mais les champions de la session avaient-ils cru pouvoir espérer que les récentes élections leur donneraient le petit nombre de suffrages nécessaires. Ils s'étaient trompés.

Au vote suivant, la chambre s'est partagée en deux fractions égales. Un membre s'est abstenu; le président, conformément à l'usage n'a pas voté; 32 voix ont voté pour, 32 ont repoussé le projet. Celui-ci, selon les traditions parlementaires, s'est donc trouvé à van l'essai. En dehors de ces conséquences que ce rejet peut avoir pour les Antilles danoises et pour les relations internationales du Danemark, c'est surtout le cabinet qui en ressent l'effet. C'est incontestablement pour lui une humiliation.

Les ministres le sentent. Immédiatement après le vote, ils

ont tenu une conférence secrète et extraordinaire. Malgré leur naturel résistances, ils ont cru devoir adopter une politique négative; ils ne comptent pas appuyer leurs forces pour dissoudre le Parlement et faire appel au suffrage populaire. Ils jugent d'ailleurs dangereux de forcer la main à pays en offrant leur démission. Donc, on ne fera rien.

Pour sauver la face, les ministres ont annoncé la nomination d'une commission chargée d'examiner les moyens d'offrir aux îles une assistance économique dont leur situation ne leur permet pas de se passer, et qu'elles devraient trouver, dans le plan gouvernemental, après de leur nouvelle métropole des Etats-Unis. Cette déclaration semble indiquer que le cabinet considère le rejet du traité, sinon comme tout à fait et irrévocablement final, du moins comme accompli pour une certaine durée, et sans qu'on puisse espérer de sitôt la question.

Aux Etats Unis, où beaucoup de citoyens qui ne figurent pas parmi les antilimpérialistes ont combattu le traité à cause des circonstances suspectes de sa conclusion, on semble penser, en général, qu'il s'agit d'un simple détail, et que les îles occidentales danoises ne sauraient échapper à la loi fatale qui en fait une dépendance de la grande République. "Le destin, sous la forme du commerce, a remis le sort de ces îles entre nos mains".

Ainsi parle le "Mail and Express". Il ajoute: "Le Danemark est un pays beaucoup trop pauvre pour porter indéfiniment le fardeau de l'entretien de ces îles par devoir de charité. A l'exception de la doctrine de Monroe, l'Amérique n'a guère de politique internationale délicate et traditionnelle; toutefois, pour autant que l'on peut envisager comme réelle une question de cet ordre l'acquisition éventuelle des Antilles danoises doit être considérée d'ores et déjà comme un fait accompli. Tout ce que l'on doit souhaiter, c'est que les négociations, quand elles se renouvelleront, reprennent sous de meilleurs et de plus purs auspices.

Ainsi parle un organe de l'opinion aux Etats Unis. C'est la preuve que la question n'est pas vidée, et que, malgré la réputation croissante d'une fraction importante du peuple danois à vendre comme un troupeau de bétail une portion du patrimoine national, et des êtres humains avec des morceaux de terre, les Etats-Unis, poussés par leur destinée manifeste, résolus à mettre la main sur toutes les îles des Antilles, ne se tiendront pour satisfaits qu'une fois le transfert opéré.

UNE LETTRE DE BEHANZIN.

Béhanzin, l'ex-roi de Dahomey, qui est en exil à Fort-de-France, vient d'adresser à M. Gerville-Béache, député, une lettre dans laquelle il demande à être rapatrié dans ses anciens Etats.

Je suis à la Martinique depuis huit ans et demi, écrit l'ancien roi, victime des intrigues de Toffa, roi de Porto-Novo, et de la perfidie des interprètes achetés par lui, qui trompaient et les Français, mes amis, et moi. Dans cette longue période, tous vos compatriotes de la colonie sont, tous—les plus hauts fonctionnaires militaires et civils, comme les plus humbles Martiniquais—peuvent attester que

j'ai toujours manifesté le plus grand amour et le plus grand intérêt pour la France et les sentiments républicains, en même temps que la plus cordiale amitié pour les Français.

J'ai perdu, dans les horribles catastrophes qui assaillirent Saint-Pierre et les bords du Nord, un grand nombre d'amis sincères, grands et petits; j'ai partagé votre immense douleur dans la perte de votre fils chéri, la douleur aussi de la France en face de la ruine partielle de sa belle colonie. Mais, ces phénomènes inconnus pour moi, et effroyables, subissant de détraire ma santé déjà fort ébranlée par l'exil.

En effet, monsieur le député, vous m'ignorez pas que lorsque, de ma propre initiative, je me rendis auprès du colonel Doda, je lui demandai spontanément de me conduire en France pour conférer avec le chef de l'Etat et éclaircir le malentendu dont j'étais victime. Je croyais donc me rendre en France pendant que j'étais dirigé sur la Martinique.

M. Gerville-Béache a transmis au ministre des colonies la supplique de Béhanzin.

AMUSEMENTS. THEATRE AUDUBON.

Comme à l'ordinaire, ce soir, on voyait briller au centre du théâtre Audubon la blancheur des passepates: "Standing Room Only". L'assistance des spectateurs était d'autant plus naturelle cette fois que l'on donnait la première de Davy Crockett, le célèbre pièce qui a fait la renommée de Frank Mayo.

Le rôle de Davy Crockett était confié à M. Loergan, qui est doué de toutes les qualités que l'on peut rêver dans un artiste chargé de représenter ce personnage légendaire. Davy Crockett est peut-être encore à l'heure qu'il est son meilleur rôle.

Mme Amelia Gardner remplissait le rôle de Eleanor Vaughn, et Miss Julia Varney jouait de Dame Crockett.

Impossible, comme on le voit, de faire de meilleurs choix. Aussi la pièce a-t-elle été merveilleusement rendue. Plusieurs scènes ont soulevé les applaudissements chaleureux et unanimes de l'auditoire. Nous manquerions à tous nos devoirs de critique si, dans ce court aperçu de critique, nous omissions de citer une citation, gracieuse et amusante dans le rôle de Bob Crockett.

Jamais les spectateurs de la galerie n'ont fait preuve d'un aussi bruyant enthousiasme.

La lettre de Davy Crockett contre les animaux féroces est mise le comble à cet enthousiasme. Voilà une superbe semaine qui vient de commencer pour le théâtre Audubon.

THEATRE CRESCENT.

Il y avait foule, dimanche soir, au Crescent, pour assister à la première de "Easy Izzy", une sorte d'opérette bouffonne qui d'un bout à l'autre prouve que l'rire du parterre. En réalité, il n'y a pas de pièces dans "Easy Izzy", mais les scènes qui s'y succèdent sont si comiques que l'on se souge guère à se rendre compte de l'intrigue, en supposant qu'il y en ait une. La musique y tient une grande place et les couplets amusants y abondent.

Il y a plusieurs chœurs de voix

de femmes entendues de danses que l'on a bruyamment applaudies qui méritaient de l'être. Il faut dire qu'il y avait un maître bouffon qui animait tout cela, George Sidney, qui frise souvent la valetaille, mais qui n'y verse jamais.

Il est difficile de capter toute cette foule pendant une longue soirée, quand à côté de plaisanteries se vient pas se glisser quelques scènes de roman d'amour. John Sidney a pourtant réussi.

Dans la partie musicale nous citerons Miss Helen Andrews qui possède une fort belle voix de contralto profond qui a fait grand effet et des jongleurs qui méritaient d'être vus et entendus vigoureusement applaudis, toute cette semaine.

St. Charles Orpheum.

Hier soir, à l'Orpheum, première de "The Two Juliets" avec les concours de trois étoiles de la scène américaine—Lena Marville, Sidney Booth et Marion Elmer.

L'excellente troupe qui débute ce soir, nous arrive de l'Ouest et elle a obtenu de vifs succès. Elle nous voyons figurer Mme Avery Strakos, qui porte noblement un nom célèbre dans le monde artistique. Elle a brillé dans les troupes de grand opéra. Elle fait en ce moment une excursion dans le domaine de la vaudévillo et de la musique légère.

C'est à cela que nous devons le plaisir de l'entendre et de l'applaudir en ce moment.

L'Orpheum nous a en même temps procuré le plaisir de voir la famille Horne—trois hommes, trois femmes et un petit garçon, trois excellents comédiens qui ont fait le tour du monde triomphalement. Ce sont des comédiens; ils ont trouvé parmi nous de nombreux compatriotes qui s'empresent de les applaudir.

On voit que ce théâtre reste fidèle à son programme, qui repose tout entier sur la variété des scènes et des distractions.

Il faut compter aujourd'hui, en matinée et le soir, sur deux excellentes comédies.

THEATRE TULANE.

"The Auctioneer" vient de remporter au Tulane un brillant et franc succès. Succès de pièce et succès d'artiste. L'œuvre est le plus grand honneur aux auteurs, L. Arthur et Cha. Klein, et elle a félicité à David Warfield, un des meilleurs artistes de la scène américaine, l'occasion d'un nouveau triomphe, dû autant aux qualités du personnage qu'à son personnel talent.

"The Auctioneer"—l'auteur—Simon Levi, est un juif qui après avoir eu d'habiles comédiens, est arrivé à la fortune, se retire, des affaires, est ruiné par un adieux succès, mais à force d'habileté et d'astuce des affaires réussit tout ce qu'il avait perdu. Sa conduite durant la prospérité lui gagne les sympathies de tout le parterre qui l'accueille, quand il reparaît en possession de biens légitimement acquis.

M. Warfield, dans ce rôle de Simon Levi, dépense un rare talent et une originalité qui lui fait une place à part parmi nos comédiens. A vrai dire, il est à lui seul presque toute la pièce. Il a tenu à cœur d'égayer et de réjouir l'auditoire. Il est, d'ailleurs fort bien secondé par une excellente troupe qui lui donne habilement la réplique et contribuera considérablement au succès de la soirée.

Parmi les artistes qui se sont fait applaudir à côté de D. Warfield

nous citerons Miss Marie Davis, Miss Marie Mateo, Robert Fischer et Harry Fischer.

"The Auctioneer" fera salle comble toute cette semaine au Tulane.

Grand Opéra House.

La troupe de Grand Opéra House vient de remporter un nouveau succès dans "The Little Minister". La salle était comble dimanche soir et pour assister à la première représentation.

A chaque acte, il y avait beaucoup d'applaudissements et les acteurs ont été obligés de renvoyer les nombreux amateurs qui se sont vus privés de spectacle qu'ils étaient allés chercher.

Il est à dire de même à la représentation du soir et à celle d'hier. C'est que "The Little Minister" est une des pièces les plus populaires de nos nouveaux répertoires.

Tous nos lecteurs connaissent cette charmante idylle écossaise, qui déjà a attiré tant de spectateurs dans nos théâtres.

C'est l'histoire intéressante du ministre et de Lady Babbie, déguisée en Gypsy.

Miss Alice Treat Hunt est charmante dans son rôle de Gypsy et de Lady Babbie.

Elle seule remplit toute la pièce. C'est le plus franc succès qu'elle ait remporté depuis qu'elle fait partie de la troupe du Grand Opéra House.

Elle est fort bien secondée par M. Pietro Sacco qui est excellent dans son rôle de Lord Ninian. C'est M. Ernest Hastings qui remplit celui de Gavin Dehart.

M. Raymond Whitaker est fait chaleureusement applaudir comme le costume de capitaine Halliwell.

On ne peut qu'envoyer de vifs félicités à M. Hastings, un ministre comédien, au point de vue du détachement des choses de ce bas monde.

"The Little Minister" est en train de redoubler au Grand Opéra de succès de succès.

NOTES POUR RIEN.

Une vieille Américaine cherche les pièces qui habitent un innombrable quantité de toisons de son genre. Désormais, elle s'écrie: "Oh! darling! j'y renonce, tu en as trop!... C'est un traste!"

Un prévenu rogueshard comparait au correctionnel: "Décidément, dit le président, on ne voit que vous ici."

"Monsieur! Juge, répond l'accusé, je vous conseille de parler!"

Revue des Deux Mondes.

- I.—Conspireurs et gens de poies. Le Complot des Libelles [1866], deuxième partie, par M. Gilbert Augustin-Tierzy.
II.—Une Correspondance Inédite de Prosper Mérimée, dernière partie.
III.—Le Traité Franco-Siamois, par M. Le Myre de Villers.
IV.—Mariage Romanesque, première partie, par Mme Marguerite Poradowska.
V.—Le Soudan Central et les Chemins de Fer Transsahariens. II.—L'air et la Région Du Tchad, par M. Paul Leroy-Beaulieu, de l'Académie des Sciences morales.
VI.—Henri Meister, par MM. Paul Usteri et Eugène Blitzer.
VII.—La tendance Collectiviste, dernière partie, par M. Adolphe Pons.
VIII.—L'Esprit dans la Musique, par M. Camille Bellaigue.
IX.—Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis Charnes.
X.—Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DEPTE SACREE! GRAND ROMAN INEDIT

Par Paul Rouget. DEUXIEME PARTIE.

Le Secret du Passé.

LA TOILE D'ARAIGNEE.

la réussite de ses projets. Il avait en lui, en son étoile une confiance insolente.

Et puis, grâce au succès de "l'Abbe", qu'il considérait à présent comme son œuvre à lui, il sentait qu'inconnu la veille il était devenu "quelqu'un".

Il avait l'assurance, le prestige que donne la gloire. Pour arriver à la conquête définitive de la fille du banquier il ne s'agissait plus que d'être adroit, de faire preuve d'intelligence et d'astuce.

De tisser une toile ainsi qu'une araignée... une toile où, le moment venu, se prendrait mademoiselle Jane Gérard, la riche-mais héritière.

De ce qui pourrait advenir ensuite il se souciait fort peu. Il aurait la puissance que donnent les millions. Oui... mais un ennemi pouvait crever cette toile avant qu'elle n'eût été complètement tendue.

Que faisait-il? Pourquoi cette disparition brusque, inexplicable? Peut-être méditait-il contre lui, Armand, quelque perfidie... peut-être préparait-il sa revanche.

A cette supposition, le fils du notaire serrait les poings et son visage, assombri tout à coup, prenait une effrayante expression de férocité.

Or voici qu'on sonnait à la porte de l'appartement. Armand se tenait dans son cabinet de travail, occupé à expédier une correspondance volumineuse.

Il eut un geste d'énerverment, reposa la plume sur l'encrier. Mais bientôt la porte s'ouvrait sans qu'on eût frappé. Une voix légèrement meuglée disait: "Diable, au travail le matin! tu dois avoir la fièvre: il faut soigner ça, mon cher!"

Et le front rasséréné, la main tendue, il allait au devant de son ami. Celui-ci montrant son costume de voyage reparut: "Excuse-moi de me présenter chez toi dans cette tenue peu correcte... Je reviens de la Côte-d'Or. Ayant passé une partie de la nuit en chemin de fer, je suis légèrement "glapi", pour

employer l'expression du jour... J'aurais pu me faire conduire à mon domicile et changer de vêtements... J'ai préféré me rendre immédiatement auprès de toi, certain en cela de t'être agréable.

Armand tressaillit. De la Roche revenait de la Côte-d'Or. Sans doute il s'était acquitté de sa mission.

Le fils de madame Trémauzy questionna: "Tu es allé à Savigny?" "Oui." "Alors?"

"Alors je te rapporte au sujet de Pierre, ton ex-frère, des renseignements fort intéressants. Un éclair traversa les prunelles d'Armand.

De la Roche ajouta: "Oui, il se passe là-bas des événements dont tu es certainement loin de te douter. Familièrement il s'était laissé tomber dans un fauteuil. D'un riche étai aux armoiries d'or il tira un cigare, l'alluma. — Tu permets? interrogea-t-il.

—Ne te fâche pas... Alors? —Alors, il m'apprit que la vieille femme... celle là même qui découvrit Pierre au pied d'une croix dans les circonstances que je t'ai racontées... devait certainement savoir des choses de nature à faire peut-être la lumière sur cette ténébreuse histoire.

"C'est du moins ce que permet de supposer certaines paroles analogues... certains sous-entendus que cette femme laisse échapper quand elle a bu "un coup de trop", ce qui lui arrive fréquemment, paraît-il.

"Où me rendre? qui questionner? je me le demandais, fort embarrassé; lorsque tout à coup, un souvenir traversa mon esprit, celui du vieux garde par qui, lors de mon premier voyage, j'avais appris que Pierre n'était pas ton frère.

"Puisse nous avions fait connaissance... puisse nous nous étions déjà entretenus ensemble de l'histoire de ton pauvre frère, mieux valait m'adresser à lui.

"C'était évident approuva Armand, qui s'agitait sur sa chaise... nerveusement. — J'allais frapper à sa demeure. Le hasard voulut qu'il se trouvât chez lui. Je me fis reconnaître... et, en quelques mots, lui expliquai ce que je désirais. —Diable!... —Oh!... très adroitement, sois tranquille et sans qu'il ait pu se douter du mobile qui me guidait. Je ne suis pas un enfant, peut-être..."

—Ne te fâche pas... Alors? —Alors, il m'apprit que la vieille femme... celle là même qui découvrit Pierre au pied d'une croix dans les circonstances que je t'ai racontées... devait certainement savoir des choses de nature à faire peut-être la lumière sur cette ténébreuse histoire.

"C'est du moins ce que permet de supposer certaines paroles analogues... certains sous-entendus que cette femme laisse échapper quand elle a bu "un coup de trop", ce qui lui arrive fréquemment, paraît-il.

"Où me rendre? qui questionner? je me le demandais, fort embarrassé; lorsque tout à coup, un souvenir traversa mon esprit, celui du vieux garde par qui, lors de mon premier voyage, j'avais appris que Pierre n'était pas ton frère.

"Puisse nous avions fait connaissance... puisse nous nous étions déjà entretenus ensemble de l'histoire de ton pauvre frère, mieux valait m'adresser à lui.

"C'était évident approuva Armand, qui s'agitait sur sa chaise... nerveusement. — J'allais frapper à sa demeure. Le hasard voulut qu'il se trouvât chez lui. Je me fis reconnaître... et, en quelques mots, lui expliquai ce que je désirais. —Diable!... —Oh!... très adroitement, sois tranquille et sans qu'il ait pu se douter du mobile qui me guidait. Je ne suis pas un enfant, peut-être..."

quand nous pénétrâmes chez elle, était ivre-morte.

"Tout de suite, mon garde se mit à la secouer, afin de la tirer de sa torpeur... de son abrutissement... Ah! onitche! Elle bougeait moins, certes, que les murs de sa mansarde sous les rafales du vent... Mon compagnon me dit: "Voyez-vous, monsieur, sans votre respect, lorsqu'elle est ainsi, la vieille Manette, les trompettes du dernier jugement ne la réveilleraient pas..."

"Que voulais-tu que je fisse?... On devait déjà au château s'inquiéter de mon absence... Je n'allais pas demeurer là une partie de la nuit à attendre que cette vieille femme eût cédé son vin.

Le visage d'Armand se nuancé d'inquiétude. —Alors... c'est... tout ce que tu as appris?

"Un peu de patience, mon cher. Oui. C'est tout ce que j'aurais appris si une idée lumineuse ne m'était venue... Je tirai de mon gousset une nouvelle pièce d'argent et je la mis dans la main du garde en lui disant: "Mon brave, vous allez me rendre un service. Demain, dès l'aube, vous reviendrez voir cette vieille sorcière. Si elle a recouvré ses esprits vous tâcherez de savoir quel fonds de vérité renferment les racontars qu'elle colporte à droite et à gauche, et s'il est exact qu'elle possède un sujet de l'enfant trouvé par elle